Document generated on 04/24/2024 8:52 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Ses lèvres, les siennes

Guillaume Corbeil

Number 97, Spring 2003

La honte

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14479ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Corbeil, G. (2003). Ses lèvres, les siennes. *Moebius*, (97), 37–41.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

GUILLAUME CORBEIL

Ses lèvres, les siennes

Pour Amaryllis,
enfin.

Hier soir, après avoir déboulé chacune des vingt-six marches de l'escalier menant au sous-sol, je me suis enfermé ici, au fond de la salle de bain. Je m'y suis laissé fondre, petit dans un coin de mur. La honte, comme une chaîne rouillée, s'est enroulée autour de mes poumons, m'empêchant de bouger, mais m'asphyxiant insuffisamment pour me laisser mourir. Dans le miroir qui ouvre le fragile mur du fond sur un autre, je peux voir le visage de celui que, pour toujours, je mépriserai. Son corps est informe, mou. Ses os fondus roulent sur le sol et vont se perdre là où les eaux sales sont évacuées. Certains de ses organes ont aussi fondu et roulent, dans une substance noire, entre les motifs de la céramique. Ils envahissent par flaques visqueuses le plancher trop blanc de cette salle de bain trop blanche.

Je crois que j'étais effrayé. Effrayé par le sublime. Maintenant, elle, elle doit être endormie, seule dans la petite chambre. Celle du fond. Elle. Seule. Sans moi. Je peux presque l'entendre respirer. Il n'y a qu'un mur de plâtre blanc qui nous sépare, mais jamais je ne sortirai de cette salle de bain pour aller la rejoindre. Jamais. Je me suis enfermé ici, dans ce recoin de blancheur, pour m'exiler loin de la plus belle des beautés. Tout ce que j'ai pour tenter de raconter cette histoire, c'est ce rouleau de papier hygiénique et le stylo à peine utilisable d'un hôtel que je croyais fermé depuis longtemps. Depuis, près de vingt heures ont passé. Peut-être plus. Sûrement plus.

Autour de moi, tout est blanc. Le plancher, les murs, le plafond. Le papier.

Le néon qui hurle silencieusement au-dessus de ma tête vient blanchir davantage toute cette blancheur. Le mur de céramique est froid. J'y laisse fondre ma tête, déposée dans un coin, perdue. Parfois, comme ça, pour me tenir éveillé, je la balance très fort, la propulse, me déplaçant les vertèbres. Là, elle sort de l'abîme, molle, du mur, mou, respire enfin, puis retourne, encore, se fracasser, encore, contre la dureté, dure, de la céramique, trop blanche, trop froide, et reste là, déposée, se laissant moisir, noyer, recouvrir de champignons, parfois des heures entières, avant de sombrer de nouveau dans le gouffre du mur, d'y pénétrer, m'empêchant, moi, de respirer, respirer, jusqu'à ce que, encore, je la balance pour, encore, me la fracasser.

Je ne dois pas dormir. Jamais. C'est ma punition. J'aurais envie, à chaque paragraphe, me disant que ce texte pourrait finir là – qu'il me suffit au fond –, de sortir d'ici, de jeter ce stupide rouleau de papier hygiénique, de le brûler, de manger ses cendres et d'aller me coucher. Mais non. Je ne dois jamais cesser, jamais, de me regarder dans ce miroir et d'écrire ma médiocrité. M'écrire. Jamais je ne devrai oublier à quel point je suis lamentable. Jamais.

En me voyant, étendu sur le plancher, fondu, la tête noyée dans la céramique, j'ai envie de vomir. Quand l'acidité de ma bile me prend à la gorge, j'agrippe mes paupières et les ouvre au point de me faire tomber les yeux. Roulant par terre, ils me regardent, me voient. De mon nez sort un coulis de bile. Celle qui brûlait ma gorge. Elle coule jusqu'à ma bouche. J'étire la langue et l'avale. Pour qu'elle retourne me brûler la gorge et me rappelle la honte qu'il serait trop facile de conjurer en la vomissant. Me vient ensuite, toujours, le désir de me faire éclater la tête. Souiller cette blancheur du rouge de ma tête, plutôt que du noir de mon texte. Ma tête, liquéfiée, coule jusqu'à mes pieds. Mon estomac se contracte, veut sortir par mes globes oculaires, s'échapper par l'ouverture trop mince de mon crâne, s'éjaculer par ma bouche pour me noyer. Mais ce serait une échappatoire trop facile. Devant le spectacle dégradant que je suis, je m'exaspère à vouloir écrire. La belle idée!

Ce rouleau blanc sera-t-il un jour assez noirci pour qu'enfin je puisse oublier? m'oublier, moi? Comme un chien le nez dans ses excréments, j'apprendrai enfin à affronter le sublime au lieu de le fuir pour l'écrire. Je n'oublierai rien de ce châtiment que je m'inflige; ce texte me le rappellera. Dans ces lignes, je me regarde. Dans ce miroir qui s'ouvre sur un autre, sur moi, je suis là, assis par terre, exécrable, fondu, pleurant comme jamais.

Le grésillement du néon se fond aux murmures qui hantent ma tête. Il me rappelle les voix, les voix que j'entendais, tout autour de moi, tout autour d'elle. Elles nous recouvraient comme une épaisse couverture impénétrable nous cachant du regard des autres. Nul n'a pu voir la beauté de ce que je m'apprête maintenant à écrire. En fermant les yeux, je peux revoir clairement les allées et venues de tous ceux qui hantaient cette maison. À l'écart, loin des voix, loin du grésillement du néon, tous derrière nous, elle et moi, nous parlions, espérant que ça arrive. Que ça se passe. Ses lèvres, à quelques centimètres des miennes, articulaient d'inutiles mais mélodiques histoires. Ce que l'on disait, ce n'était pas important. Ce qui était important, vraiment important, c'était la musique. Les mots qu'elle prononçait, elle les choisissait pour le son qu'ils rendaient. Entre les voyelles et les consonnes, fondues les unes dans les autres, une gracieuse mélodie pouvait se faire entendre, sublime. Les yeux fermés, elle posa lentement son front sur le mien. Sur sa bouche, sa bouche que je devais embrasser, un subtil sourire se laissait deviner, timide. Encore, la musique se faisait entendre. Comme si sa langue, archet, caressait les cordes vocales de crin du violon alto qu'elle était. Je la revois clairement.

Là.

Juste devant moi. Je pense à la chaleur de son front et, encore, je peux la sentir. Si près. Ses yeux, si près des miens qu'ils étaient flous, fondus l'un dans l'autre. Une beauté de cyclope. La musique de sa voix m'étourdissait, m'empêchait de respirer normalement. Ses yeux, voilés par cette mélodie, je ne pouvais les voir. Que les deviner. M'en souvenir. Si près. Son front, posé sur le mien, nos yeux, plongés dans le flou. J'aurais pu rester ainsi des années entières. Si près. Sur le sommet de mes genoux, je

pouvais sentir les siens me frôler. À peine. Me chatouiller. Elle, elle les laissait là. Immobiles. Pas question de les bouger. Ce millimètre de peau qui nous unissait, même voilé par nos vêtements, était la plus proche des proximités. Une intimité, si grande, passait par un seul millimètre carré de peau. Pas plus. Lentement, respirant, elle remua son genou droit, le frotta contre le mien. Le caressa, lentement. Je ne pouvais ravaler ma salive, pourtant si lourde dans ma gorge. Ce fut ensuite au tour de son genou gauche. Se frotta au mien, se rapprocha, lentement. Sa respiration vint caresser mon cou. Mon inspiration agrippa la sienne et mon expiration l'entortilla. La séduit. Ensemble, ils la saisirent par la nuque pour se mettre à valser. Mon souffle enlaça le sien. L'enroba de ses longs bras minces. Laissa glisser ses mains délicates dans le creux de ses hanches. Au-dessus de nos têtes, nos respirations, la mienne, la sienne, s'entortillaient, valsaient. Suivaient la musique de ce violon alto enfoui dans sa gorge, si lointaine, si mélodique. Nos genoux étaient fondus l'un dans l'autre. Trop près pour n'être que côte à côte. Je sentais son genou pénétrer le mien, se fondre à lui, devenir le mien. Je pouvais sentir son fémur venir tranquillement caresser la moelle chaude de mes hanches. La danse de nos respirations aboutit au creux de mon oreille. Dans cette chaleur qui hantait le creux de mon oreille et aurait pu faire ouvrir mes côtes, je pouvais entendre très distinctement l'intimité de sa gorge. J'entendais sa langue, maladroite, chercher un refuge dans les abîmes de sa bouche. Je pouvais l'entendre, elle, murmurer. Un murmure. Je n'avais jamais été aussi proche de ses yeux. Je n'en voyais qu'un seul. Je n'avais plus de jambes. Elle non plus. Ses yeux, comme la mer, s'ouvrirent. Sa rétine vint m'englober complètement et réchauffer le bulbe de mon cervelet. Mon corps, le sien, qu'un seul; fondus ensemble, si près que je pouvais sentir son cœur battre contre mon sexe. J'aurais pu mourir ainsi, noyé dans son liquide optique. Mourir ainsi, fondu dans cette siamoiserie. Mais je relevai la tête, comme ça, pour rien. Je sortis de la chaleur douillette de ses yeux et approchai mes lèvres des siennes. Je les goûtai. Une seconde peut-être. Pas plus.

J'aurais pu les déguster, longuement, pour toujours. Fondre mon visage dans le sien. Mes mains auraient enlacé sa nuque. Enfin sa langue serait venue nager dans ma bouche. Mes côtes se seraient alors ouvertes pour l'englober, la laisser entrer par la porte de mon sternum. Là, silencieux, nous aurions descendu les vingt-six marches de l'escalier, sans jamais cesser de nous embrasser, nos lèvres fusionnées. Nous serions entrés dans la petite chambre, celle du fond. Nous aurions laissé les lumières éteintes. La lune, traversant la seule fenêtre, serait venue éclairer ses traits si fins. L'ombre, rouge, de sa chevelure, rouge, serait venue découper son visage. Son visage. Tremblant, je l'aurais déshabillée, pour embrasser chacune des parties de son corps nu, sublime. Toute la nuit, au chaud, fondu en elle, je l'aurais caressée. À l'aube, alors que tous auraient été endormis, je l'aurais enfin aimée. Plus que nos genoux, plus que notre respiration, nous. Complètement englobés. L'un dans l'autre. Le soleil se serait levé. Si près encore, mes genoux dans les siens, j'aurais pu entendre ces deux murmures entrelacés, couchés à nos côtés, fondus: *monpremieramourmonseulamour.*